que nous avons ici en vue. Si le conquérant de la Tauride ne lui a jamais *écrit* de la sorte, c'est ainsi du moins qu'il a dû lui *parler*, aux heures brèves qui ont suffi pour les attacher l'un à l'autre à jamais, pour créer le charme, dont jusqu'au dernier jour elle a subi le pouvoir.

Prascovia Patiomkine survécut longtemps à son amant et termina sa vie dans la dévotion la plus austère. Elle avait eu tôt l'occasion de reconnaître la fragilité des plaisirs et des joies de ce monde, car en 1790 déjà la fantaisie du plus inconstant des hommes lui donnait deux rivales. Madame de Witt en était une. Née en 1761, à Mondagna, village des environs de Constantinople, la *belle Fanariote* avait débuté à quinze ans comme esclave, achetée pour quelques piastres par l'envoyé du roi de Pologne auprès de la Porte, Boscamp, un Français naturalisé sur les bords de la Vistule. Ayant fait peu après un voyage à Varsovie et y ayant appris qu'il ne retournerait plus à son poste, Boscamp chargeait un écuyer de lui amener la jeune Sophie avec ses gens et ses bagages qu'il avait laissés à Constantinople. Mais, chemin faisant, l'écuyer se récusait : sa pupille montrait une humeur si indisciplinable qu'il désespérait de la conduire à destination. Boscamp en prit son parti et ordonna de la laisser à Jassy. De Jassy, elle parvint à Kamieniec, sur le territoire polonais, où le commandant de la forteresse, le colonel de Witte, s'éprit d'elle et l'épousa. Elle parut à Varsovie où elle tourna toutes les têtes et, en 1781, la princesse de Nassau la mena à Paris, où sa beauté fit sensation. Devenue par un divorce et par un second mariage avec le comte Potocki la femme du plus riche seigneur de Pologne, elle mourut en 1821, après avoir étonné, effrayé et scandalisé l'Europe par des excès de tout genre. Slowacki, le poète polonais que Paris a vu mourir en 1849, a consacré un poème à l'histoire des dernières années de sa vie, en s'excusant presque, dans une préface, de toucher à un sujet aussi scabreux.

Elle accompagna en 1791 à Saint-Pétersbourg, après l'avoir diverti quelque temps à Bender, le fastueux organisateur des fêtes que nous avons racontées plus haut, mais elle n'avait pas

de quoi l'attacher longtemps. Plus sérieuse était l'autre rivale de la pauvre Prascovia, la belle princesse Dolgorouki. Le prince son mari faisait, il est vrai, mine tout d'abord de vouloir défendre son bien. Mais la lutte était inégale : en pleine assemblée, le gigantesque amoureux, dont il osait contrarier le caprice, le saisissait par les cordons décorant sa poitrine, le soulevait de terre et d'une voix de tonnerre lui criait à la figure : « Misérable! c'est moi qui te les ai donnés, ces cordons, comme aux « autres, et tu ne les as pas mérités davantage. Vous n'êtes « tous que de la boue, et j'ai droit de faire ce que je veux avec « vous et avec ce qui vous appartient. »

VII

Nous avons dit ailleurs (1) le déclin et la fin de l'éblouissante carrière dont nous venons d'esquisser les principaux épisodes; nous avons montré l'avènement victorieux de la faveur et de la fortune rivales qu'elle devait, elle aussi, rencontrer un jour. Le printemps de 1791 qui vit reparaître à Saint-Pétersbourg le vainqueur d'Ismaïl et d'Otchakof, marque les derniers rayonnements de cet astre bientôt éclipsé. « A voir le prince maré- « chal Potemkin », écrit à ce moment Catherine à l'adresse du prince de Ligne, « on dirait que les victoires, les succès em- « bellissent. Il nous est arrivé de l'armée beau comme le jour, « gai comme un pinson, brillant comme un astre, plus spiri- « tuel que jamais, ne rongeant plus ses ongles, donnant des « fêtes plus belles les unes que les autres. » Une de ces fêtes, celle sans doute à laquelle la souveraine fait allusion plus particulièrement, a précisément pour but de porter un coup décisif à la faveur grandissante de Zoubof, qui lui n'est plus un protégé du grand ordonnateur des fantaisies impériales,

(1) Voy. *Le roman d'une Impératrice*, p. 566.

mais un ennemi. Toutes les magnificences dont le prince est coutumier, tous les enchantements dont il sait s'entourer sont réunis et dépassés cette fois. Ce n'est plus en souveraine, c'est en déesse que Catherine est reçue dans ce palais de Tauride, aujourd'hui délabré et désert. Et en même temps tout est combiné et mis en œuvre pour frapper son imagination et lui faire ouvrir les yeux sur l'erreur qu'elle est en train de commettre. De merveilleuses tapisseries des Gobelins déroulent devant elle l'histoire suggestive d'Aman et de Mardochée, et des chœurs composées par Dierjavine, dont la muse inféodée déjà au nouveau favori s'est laissé débaucher pour la circonstance, en commentent les enseignements.

L'effort est vain : le lendemain, Catherine se donne l'air d'avoir considéré cette fête merveilleuse comme une soirée d'adieu. Elle feint de croire la présence du prince indispensable dans les provinces du Sud, où rien cependant ne réclame son retour. Il se résigne ; il part, et c'est la mort qu'il va chercher. Pourtant, d'après une opinion assez accréditée, ce n'est plus une amie à moitié infidèle, c'est une épouse tout à fait oublieuse de ses devoirs qu'il laisse à Saint-Pétersbourg. Mais l'hypothèse ainsi mise en avant d'une victoire décisive remportée à ce moment par l'ancien favori sur les répugnances constantes de Catherine et d'une union clandestinement contractée avant son départ rencontre aussi des contradictions. D'une lettre adressée à Simon Vorontsof par Besborodko, il résulte qu'à cette époque on prêtait généralement au prince l'intention d'épouser Marie Narychkine, une des célébrités féminines du règne de Catherine, à laquelle il faisait ostensiblement la cour. Il est vrai qu'on a vu aussi dans cette poursuite un jeu convenu avec la souveraine pour dérouter l'opinion publique et détourner son attention de l'événement qui s'accomplissait. Notons encore qu'un témoignage très sérieux reporte cet événement à une époque beaucoup plus ancienne. Nous lisons dans une dépêche du comte de Ségur datée du 21 décembre 1787 :

« Depuis vingt jours on n'a reçu aucune nouvelle du prince

« Potemkin, et ce silence donne une juste humeur à l'Impéra-
« trice. Le général abuse souvent de la patience de la souve-
« raine et des droits sacrés et inviolables qui lui assurent la
« durée de son crédit. La base singulière de ces droits est un
« grand mystère qui n'est connu que de quatre personnes en
« Russie : un hasard heureux me l'a fait découvrir, et, lorsque
« je l'aurai tout à fait approfondi, j'en instruirai le Roi par la
« première occasion qui se présentera. »

Nous ignorons si le Roi fut jamais mieux instruit que nous le sommes nous-mêmes.

Le 5 octobre 1791, sur la route de Jassy à Nikolaïef, le prince expirait. Malade, il avait voulu quitter la capitale moldave, dont l'air était, croyait-il, mortel pour lui ; mais à peine avait-il fait quelques lieues qu'une crise d'étouffements le prenait. On le tira de sa voiture, on le coucha sur le gazon, au rebord d'un fossé, et quelques minutes après il n'était plus. On parla d'empoisonnement, comme de raison. Zoubof fut accusé, et Catherine elle-même n'échappa pas aux soupçons. La version du comte de Langeron semble la plus vraisemblable :

« Le prince Patiomkine se détruisit lui-même... Je l'ai vu,
« dans un accès de fièvre, dévorer un jambon, une oie salée
« et trois ou quatre poulets et boire du *kvass*, du *kloukva*,
« de l'hydromel et toute sorte de vins. »

Au témoignage de Bezborodko, il refusait tous les médicaments ; la fièvre le prenant, il ordonnait de tenir ouvertes par une nuit des plus froides les fenêtres de son appartement, se faisait verser sur la tête des torrents d'eau de Cologne et s'aspergeait lui-même avec de l'eau glacée au moyen d'un goupillon qu'il tenait constamment en main.

La douleur de Catherine fut grande. « En apprenant la nou-
« velle,... elle a perdu connaissance, le sang s'est porté à sa
« tête, on a été obligé de la saigner », mandait le chargé d'affaires français Génet. — « Comment remplacer un tel homme ? » répétait-elle à son secrétaire Chrapowicki. « Moi et tous, nous
« sommes maintenant comme des escargots n'osant tirer la
« tête hors de leurs coquilles. » Elle écrivait à Grimm :

« Un terrible coup de massue, hier, a frappé de nouveau « ma tête... Mon élève, mon ami et presque mon idole, le « prince Potemkin le Taurique est mort... Ah! mon Dieu! c'est « bien présentement que je suis *madame la Ressource*. De nou- « veau je suis réduite à me dresser des gens!... »

L'année d'après, au 30 septembre, jour de la fête de l'*Idole*, Chrapowicki note encore dans son journal une crise de larmes, et le 5 octobre suivant, jour anniversaire de la mort du prince, la souveraine suspend ses audiences du matin, ne sort pas de ses appartements et se confine dans une solitude absolue. Cependant, cette mort si douloureusement et si longuement pleurée ne fait même pas l'objet d'une mention dans le journal officiel de l'Empire. Un caprice de Zoubof le veut ainsi, et Catherine laisse faire son nouveau favori. Aucun monument n'est élevé à la mémoire du *grand homme* — Catherine l'appelle volontiers ainsi — qui vient de disparaître, et d'après une légende longtemps répandue, son corps, enterré dans l'église de Sainte-Catherine à Kherson, est enlevé de sa tombe par ordre de Zoubof et jeté dans la fosse commune. La légende se trompe, il est vrai : le mausolée placé dans l'église de Kherson par les soins pieux de la comtesse Branicka est détruit, en effet, et les cendres qu'il recouvrait disparaissent, mais c'est Paul, devenu Empereur, qui se rend coupable de cette violation de sépulture, ordonnant *par oukase* de faire en sorte qu'il ne reste aucune trace de cette tombe, qui offense chez lui nous ne saurions dire quel sentiment de piété filiale intempestive ou de rancune attardée.

Cependant, du vivant de Catherine déjà et peu de temps après la fin du favori, une autre fosse commune s'ouvre pour celui-ci : l'indifférence de la plupart de ceux qui suivaient naguère avec une curiosité avide chacun de ses pas, et leur rapide oubli. A la date du 25 décembre 1791, nous trouvons dans une lettre du comte Rastoptchine les lignes suivantes :

« Le partage des terres du prince n'a pas encore été fait : « le prince a laissé quelques dettes, soixante-dix mille âmes « de paysans en Pologne, six mille en Russie et un million et

« demi de roubles en diamants. Ce qui est le plus extraordi- « naire, c'est qu'il est entièrement oublié. Les générations à « venir ne béniront pas sa mémoire. Il possédait au plus haut « degré l'art de faire du mal avec le bien et d'inspirer de la « haine contre lui, tout en répandant les bienfaits d'une main « négligente. On aurait pu croire qu'il s'était donné pour but « d'abaisser partout chaque homme pour s'élever au-dessus « de lui... Sa dernière faiblesse a été de s'amouracher de « toutes les femmes et de passer pour mauvais sujet. Ce désir, « si ridicule qu'il fût, eut un plein succès. Les femmes se sont « mises en quête de la bienveillance du Prince comme les « hommes se mettent en quête d'emplois... Il quitta Péters- « bourg après avoir dépensé huit cent cinquante mille roubles, « qui furent payés par l'Impératrice, sans compter les dettes. »

Le panégyrique est d'une brève, mais expressive éloquence.

Plus vite encore est liquidée et partagée la succession politique du prince. La direction des affaires étrangères échoit à Bezborodko ; celle, de la guerre, à Saltykof avec Valérien Zoubof, le frère du favori en titre, comme suppléant et successeur éventuel. L'intérieur, et en réalité la haute main sur toutes les parties du gouvernement, le pouvoir absolu dans tous les départements civils et militaires devient la part du favori lui-même. Bientôt Bezborodko aussi est mis à l'écart, avec toute la pléiade des hommes d'État et des hommes de guerre dont Catherine s'est entourée jusqu'à présent. Le règne de Platon Zoubof a son tour.

LES ZOUBOF.

I. Le retour du printemps. — Reprise de la comédie sentimentale. — *Le petit noiraud*. — L'enfant gâté. — Ambition, avidité et népotisme. — La lutte avec Patiomkine. — II. Platon Zoubof. — Le politique. — L'administrateur. — L'homme de guerre. — Valérien Zoubof. — Un héros. — Retour de Pologne. — III. Le jugement des contemporains. — Le lever du favori. — Un